# BONS BAISERS DE BIRMINGHAM

**Jonathan Coe, l'indispensable voix des Midlands.** Francesca Mantovani

**Jonathan Coe » Avec *Le Royaume désuni*, l'écrivain signe une prenante fresque sociale.**

En 1978, lorsque Birmingham City céda son attaquant vedette Trevor Francis à Nottingham Forest pour un million de livres, on a cru que le soleil ne brillerait plus jamais sur la cité des Midlands. Fort heureusement, dès le début de la décennie suivante, des groupes à succès comme UB40 et Duran Duran se sont chargés de replacer l'un des berceaux de British Leyland sur la carte du monde! On ironise à peine. Si elle n'exerce pas tout à fait le même attrait que Londres, Liverpool ou Manchester, Birmingham reste une ville anglaise qui compte. Surtout aux yeux des lecteurs de Jonathan Coe. Le romancier né là-bas en 1961 n'est jamais aussi convaincant que lorsque ses histoires prennent pour cadre la ville où il a grandi, étudié, acheté ses premiers vinyles, connu ses premiers émois, ses premières peines de cœur aussi. Celles et ceux qui en doutent n'ont qu'à lire sa sublime trilogie *Les Enfants de Longbridge (Bienvenue au club, Le Cercle fermé, Le Cœur de l'Angleterre)*.

### Fin d'un monde

C'est donc avec bonheur qu'on retourne cet hiver en sa compagnie au cœur des Midlands avec *Le Royaume désuni*, sa nouvelle fresque qui couvre 75 ans d'histoire anglaise, de Winston Churchill à Boris Johnson. L'intrigue, pourtant, démarre très loin de Birmingham. Dans les rues de Vienne, Autriche, plus précisément. Nous sommes en mars 2020. L'hiver touche à sa fin mais le printemps s'annonce étrange par la faute d'un virus venu de Chine. Lorna, une jeune contrebassiste anglaise, débarque pour une tournée qui la mènera en Allemagne en compagnie d'un guitariste.

A Vienne puis à Munich, la musicienne pense encore que la tempête annoncée va passer sans faire de dégâts. Les salles restent ouvertes et le public répond présent. Pourtant, au fur et à mesure du périple, les choses se compliquent. Les rues se vident et à Leipzig le concert est annulé…

**L'hiver touche à sa fin mais le printemps s'annonce étrange**

L'ouverture du *Royaume désuni* est fascinante. Sans se départir du flegme narratif qui fait sa renommée, Jonathan Coe signe une peinture de la fin d'un monde, anxiogène et néanmoins addictive. Les apparences sont néanmoins trompeuses. Lorna n'est pas le personnage central du roman mais tout simplement la petite-fille attentionnée de son héroïne, Mary Lamb née Clarke. On s'en doute, cette dernière est une enfant de Birmingham et plus précisément de Bournville, une proche banlieue ouvrière fondée vers 1879 par la famille Cadbury pour y loger les employés de sa chocolaterie.

En suivant Mary, «Gran» pour les intimes, du 8 mai 1945, jour de la victoire face à l'Allemagne, au 8 mai 2020, 75e anniversaire dudit événement, Coe revisite de manière on ne peut plus personnelle l'histoire sociale du royaume d'Elizabeth II. Une souveraine insubmersible dont Mary suit le couronnement sur un des premiers téléviseurs de Bournville au moment même (juin 1953) où elle quitte le petit confort de l'enfance.

### Contes de fées

Le destin de la famille royale sert de fil rouge à la fresque. Mary devenue mère et artiste poursuit sa quête personnelle au moment où la monarchie célèbre l'investiture du prince de Galles, le 1er juillet 1969. Elle et ses proches voient leurs contemporains se remettre à croire très fort aux contes de fées lorsque, bien plus tard, ce même prince de Galles épouse Diana Spencer, la jeune puéricultrice qui, justement, passe pour être la plus grande fan de Duran Duran, petits gars dans le vent, originaires de Birmingham. La mort brutale de cette dernière dans un tunnel parisien seize ans plus tard mais aussi tout un pan de la culture pop, dont l'Aston Martin, la filmographie de James Bond 007 et l'équipe de football championne du monde 1966, s'invitent dans l'histoire si personnelle de Mary et de sa famille. Des mauvaises langues, autrefois admiratives de son style limpide, prétendent que Jonathan Coe est à bout de souffle. Ce livre tendre, drôle, infiniment poignant, à la fois «So British» et tellement universel, leur impose un démenti formel: dans les Midlands, il se passe toujours quelque chose. »

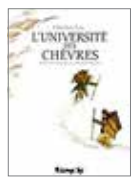
**JEAN-PHILIPPE BERNARD**

> **Jonathan Coe,** *Le Royaume désuni*. Ed. Gallimard, 489 pp.

BD

## ÉCOLE DE VIE

**Militant »** Chaque album de Christian Lax est une réjouissance. *L'Université des Chèvres* est à nouveau terre d'abondance. Justesse du ton, originalité du sujet, beauté du dessin, maîtrise de la narration: après ce solide plat de résistance inutile de commander un dessert. Tout est là pour rassasier le lecteur et l'emmener dans un saisissant voyage, à la fois proche et lointain. Avec ce déambulant ouvrage choral, l'auteur signe un plaidoyer pour l'éducation et le partage des savoirs. Des Hautes-Alpes du XIXe siècle à la conquête de l'Ouest, en passant par l'Afghanistan et les Etats-Unis d'aujourd'hui, le récit suit le destin à tiroirs d'un instituteur itinérant. Entre colère et espoir, Lax rappelle les valeurs d'un enseignement de qualité – ouvert à tous – qui émancipe et fait grandir. » **SJ**



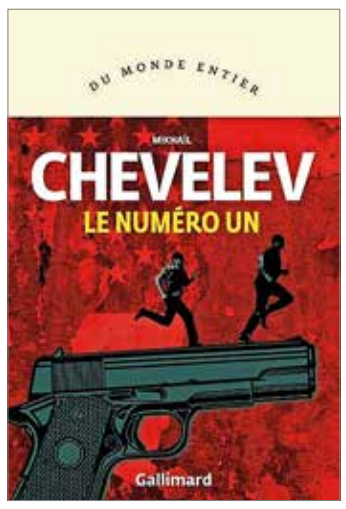

> **Christian Lax,** *L'Université des Chèvres,* Ed. Futuropolis.

## ÉCOLE DE GUERRE

**Combattant »** Il y a plusieurs catégories d'idéalistes. Ceux qui partent couper des têtes qui déplaisent à l'Etat islamique. D'autres qui partent raser les barbes et l'herbe sous les pieds de Daech. Dans les deux cas, la lutte armée, le mercenariat et la violence sont-ils légitimes? André Hébert ne se pose pas la question. A 25 ans, le Parisien est fatigué de distribuer des tracts communistes sans lendemain à la sortie des campus et des usines. En 2015, il quitte Paris pour épouser la cause collectiviste kurde dans le nord de la Syrie. Aux côtés des Unités de défense du peuple, il tente de libérer Raqqa de la tutelle djihadiste. Une histoire vraie et éclairante – signée sous pseudo – qui raconte une guerre encore trop obsédante. » **SJ**

> **Hébert/ Otero,** *Jusqu'à Raqqa,* Ed. Delcourt/ Encrages.

# Le prix de la peur

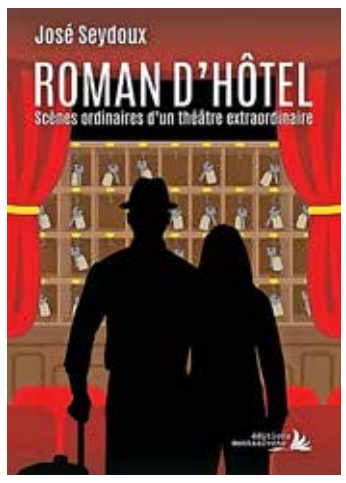



**Mikhaïl Chevelev »** Malgré la couverture élégante de la collection blanche de Gallimard, *Le numéro un* est bien un thriller qui pourrait finir sur nos écrans. C'est une histoire de mystères, de déferlement d'argent, d'affaires salement louches, de la Russie soviétique et de la Russie d'aujourd'hui. Il y a du danger, de l'amour et du suspens, bref, on dévore les pages de ce roman écrit par le journaliste d'opposition Michaïl Chevelev, tout en ayant l'impression de mieux saisir cette société. Un peu comme en lisant *Le mage du Kremlin* de Giuliano da Empoli.

Tout commence avec Vladimir qui s'était juré de ne jamais répondre à un numéro inconnu. Il cède pourtant en cette soirée de déprime. C'est Marina, une vieille connaissance qui lui parle du passé mais surtout d'un jeune homme qu'elle a rencontré et qui lui ressemble beaucoup. Peut-être ont-ils un lien de parenté? Car David – c'est son nom – ne connaît pas son père. L'auteur russe jongle alors habilement avec les époques pour raconter ces destins, montre comment Vladimir s'est fait coincer en 1984 par le KGB et comment cette déveine impactera toute sa vie. C'est surtout une histoire de peur, et de son prix. » **TAMARA BONGARD**

> **Mikhaïl Chevelev,** *Le numéro un,* Ed. Gallimard, 176 pp.

# *Comédie humaine* à l'hôtel




**José Seydoux »** Roman ou théâtre? Au moment de refermer *Roman d'hôtel* de José Seydoux, le lecteur aura connu de jolies anecdotes nées dans un hôtel romand chic et discret. Mises bout à bout, elles composent une petite *Comédie humaine*. L'ouvrage rapproche une équipe de foot, des familles protéiformes, un déménageur à la cloche de bois et des voyageurs de commerce esseulés. L'écrivain observe, bienveillant, les relations humaines et leurs surprises. Au travers du personnage de Nicolas de Bergerac, romancier, il recherche l'équilibre entre féminisme, galanterie et admiration des femmes. On n'est pas de bois au Grand-Hôtel Jour-Nuit, mais le consentement est de rigueur. En contrepoint, Ariane, femme de chambre malicieuse, fixe les limites dans ses interventions de diariste.

*Roman d'hôtel* est porté par une écriture alerte qui ose des pirouettes lorsque le raisonnement atteint sa limite. Professionnel retraité du tourisme, l'auteur y dessine sa vision de l'hôtellerie, qualitative et inclusive. Sans renier les fondamentaux, ce livre lance des idées d'accueil novatrices. Des psys, des artistes, des candidats au suicide assisté, des réfugiés… pourquoi leur fermer la porte? » **DANIEL FATTORE**

> **José Seydoux,** *Roman d'hôtel,* Ed. Montsalvens, 212 pp.

# Deux semaines pour un amour

**Andreï Makine »** De la Crimée à Paris, l'écrivain Andreï Makine emmène le lecteur de son roman *L'ancien calendrier d'un amour* sur les traces de Valdas, un homme qui a choisi le métier des armes. Son lot est de traverser les guerres qui ont balafré l'Europe durant la première moitié du XXe siècle, de la Révolution russe jusqu'au terme de la Seconde Guerre mondiale. Le roman, concis, tantôt romanesque, tantôt tragique, est empreint de pudeur. Rescapé d'une classe sociale russe aisée dont les membres soutiennent les défavorisés par le verbe plus que par les actes, Valdas échappe à des contrebandiers, aux révolutionnaires qui jugent ce jeune officier suspect, aux Allemands alors qu'il fait le taxi à Paris tout en rendant service à la Résistance.

Quant au titre, enfin, il se réfère au cœur de la vie de Valdas. C'est en effet au moment où la Russie est passée du calendrier julien au calendrier grégorien, mangeant deux semaines, que Valdas vit son amour le plus intense, si bref qu'il ait été. Sa mémoire illumine tout *L'ancien calendrier d'un amour*. Cela d'autant plus que l'écriture du récit, sobre, permet à chaque émotion d'éclater avec force. » **DANIEL FATTORE**

> **Andreï Makine,** *L'ancien calendrier d'un amour,* Ed. Grasset, 195 pp.